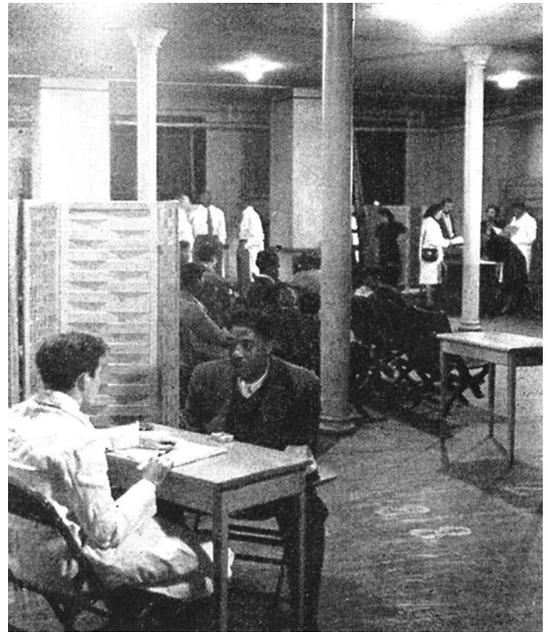


# Quand l'Origami est arrivé à Harlem

La rencontre a eu lieu au début de 1952 à l'église épiscopale St. Philip, sur la 133rd West Street, au cœur de Harlem. Cet après-midi d'hiver, Gershon Legman, 35 ans, est entré par l'arrière-cour qui surplombait le presbytère, a descendu le petit escalier en bois presque dans l'obscurité et quand il a atteint le sous-sol, il s'est arrêté pour accommoder ses yeux à la lumière décroissante de l'enceinte. Devant lui se trouvait une pièce soutenue par de fines colonnes non peintes entre lesquelles se trouvaient des paravents, des armoires rustiques et plusieurs bureaux où l'action semblait se dérouler, comme dans un film muet en noir et blanc.

Chaque bureau était flanqué de deux chaises, et dans chacune Legman a noté qu'un blanc était assis d'un côté et un homme noir de l'autre. L'homme blanc portait une blouse, ce qui lui donnait un air de « docteur ». De loin, Legman distinguait à peine le mouve-

ment de leurs lèvres : les couples semblaient converser à voix basse, absorbés dans leur dialogue et inconscients de ce qui se passait dans les bureaux voisins et dans le reste de la pièce. Un peu plus loin, un groupe d'enfants au teint sombre et aux cheveux bouclés était assis en rond et attendaient en silence, les yeux fixés sur la personne qui venait d'entrer, comme s'ils attendaient depuis une éternité.



La clinique Lafargue dans le sous-sol de l'église (Photo Lisa Larsen, 1948)



Entrée principale de l'église St-Philippe (photo Laura Rozenberg, 2017)

Legman retint son souffle. C'était excitant d'être là, de fouler pour la première fois le sol de la Clinique d'Hygiène Mentale Lafargue qui offrait un traitement psychologique gratuit à la communauté noire et latino du Bronx [1]. Il attendait ce rendez-vous depuis longtemps et il y était enfin arrivé. Une sensation de chaleur parcourut son corps et il dut se contenir pour ne pas rompre le silence particulier traversé par les murmures qui régnaient dans ces lieux. Heureusement, quelqu'un vint le saluer. C'était le Dr Fredric Wertham, l'alma mater de l'institution et une vieille connaissance de Legman avec qui depuis des années, il avait

lancé une croisade contre des éditeurs qui publiaient des magazines de bandes dessinées au contenu violent, destinés aux enfants et aux adolescents.

Wertham était la personne qui l'avait invité cet après-midi à la clinique Lafargue pour commencer un essai pilote que Legman avait suggéré par téléphone quelques jours avant Noël. Dans cette conversation, Legman lui avait rappelé la contribution pionnière de son compatriote, Friedrich Fröbel, en ce qui concerne l'éducation de la petite enfance. Il lui avait également parlé de l'origami, l'art du pliage du papier, que Fröbel encourageait. L'idée, lui dit Legman, était de créer un atelier d'origami à Lafargue, une activité manuelle qui aiderait les jeunes à éviter les « mauvais exemples » et les dangers de la « délinquance juvénile », deux hantises de l'époque qui, selon ce que suspectait une bonne partie de la société, pouvaient avoir leur origine dans les bandes dessinées, pleines d'histoires de crimes et d'images violentes. Wertham était l'un des leaders du mouvement anti-bande dessinée et la proposition de Legman l'intéressait. Il a rassemblé plusieurs patients et a convoqué le jeune Legman pour faire lui-même un stage bénévole.

La Clinique Lafargue était la perle de l'un des secteurs les plus progressistes du milieu psychanalytique new-yorkais. Elle avait été fondée six ans plus tôt, à l'initiative d'un groupe d'intellectuels qui s'opposaient à l'approche purement génétique des déséquilibres mentaux. Ce courant soutenait que pour un traitement efficace, en plus des bases génétiques possibles, les relations interpersonnelles et l'environnement social des patients devaient être pris en compte.

À la tête de cet avant-poste de New York se trouvait Fredric Wertham, un Allemand né en 1895 qui s'était formé dans la Vienne de Freud et dans d'autres hauts



Enfants jouant à la clinique Lafargue avec Fredric Wertham (Photo: SCRBC, Lisa Larsen, 1948)

lieux psychanalytiques du début du XX<sup>e</sup> siècle, comme Paris et Londres. Bien que dans un premier temps il ait absorbé l'orthodoxie freudienne qui « fondait ses diagnostics sur des lectures symptomatiques et des hypothèses théoriques »[2], Wertham avait plus d'affinités avec les enseignements de son mentor, Emil Kraepelin, qui « *privilegiait l'histoire familiale en interaction avec des facteurs sociaux et économiques* »[3].

En 1922, Wertham s'installe aux États-Unis. Il a d'abord travaillé à Baltimore puis à New York, où il est devenu chef de la psychiatrie à l'hôpital Bellevue (le grand hôpital public de Manhattan). Là, Wertham a pu constater, contre sa volonté, l'existence de vastes secteurs, principalement Afro-Américains, auxquels l'accès à la santé mentale était refusé.

Il n'y avait pas de demi-mesure. Soit ils étaient exclus, soit ils étaient traités par électrochocs, la plus cruelle des thérapies de l'époque. La terreur des noirs de Harlem était telle qu'ils évitaient à tout prix d'être envoyés au terrible hôpital Bellevue.

Même le personnel de l'hôpital, des médecins aux infirmières, dissimulait plus ou moins sournoisement la politique de discrimination sous un discours pseudo-paternaliste qui a littéralement nié aux Noirs leur condition d'être humains capables d'être émotifs, aimants et souffrants comme toute personne. En ce sens, une brochure qui a circulé à l'hôpital Bellevue, rédigée par l'un des médecins du personnel en 1940, est paradigmatique: « *Les Noirs acceptent la vie telle qu'elle vient et prennent tout placidement. Ils sont capables de se remettre rapidement d'une opération grâce à cette façon d'être calme et de vivre l'instant présent. Ils n'ont pas de tensions comme les autres et il ne leur vient pas à l'esprit de s'attendre à quelque chose de mauvais. Étant moins sensibles physiquement, mentalement et esthétiquement que les blancs, ce qu'ils endurent sans discuter est quelque chose qui surprend souvent le personnel médical de cet hôpital* »[4].

Les médecins alignés sur cette manière de voir les choses s'affranchissaient de leurs obligations professionnelles, négligeant la santé mentale de la population la plus démunie et donc la plus sujette aux troubles de stress et autres pathologies mentales.

Préoccupé par la situation, Wertham a tenté de lever des fonds publics et privés pour financer un centre de santé qui serait situé directement à Harlem. Comme on pouvait s'y attendre, il fut impossible d'obtenir l'argent nécessaire et, sans s'avouer vaincu, il a opté pour un « plan B »: il ouvrirait une clinique gérée uniquement par des bénévoles.

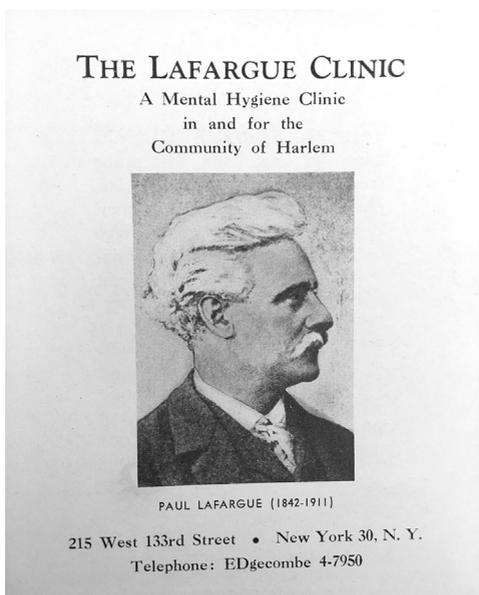
L'histoire raconte que cette idée est née lors d'une réunion d'amis dans la maison du couple Wertham,

QUAND L'ORIGAMI EST ARRIVÉ À HARLEM

en face de Gramercy Park, l'un des quartiers les plus distingués de Manhattan. Wertham était assis à côté de sa femme Florence Hesketh quand il s'est soudainement levé et a demandé aux invités: « *Avons-nous vraiment besoin d'argent ? Tout ce dont nous avons besoin, c'est du talent. Que ceux qui pensent pouvoir aider viennent. Nous allons montrer que nous pouvons fournir des soins psychiatriques aux pauvres* ».

La proposition, qui au début semblait farfelue, pris forme lorsque le pasteur Shelton Hale Bishop, offrit le sous-sol du presbytère de l'église Saint-Philippe au cœur du Harlem noir. Ainsi, le 8 mars 1946, sans grande diffusion, la Clinique Lafargue ouvrit ses portes[5]. Quelques jours plus tard, un journal de New York commenta la nouvelle, notant que la clinique servirait « *des personnes qui ont vécu dans l'angoisse par le sentiment de désespoir misérable, et qui ont tellement de pression qu'elles en ont assez de vivre et tombent malades mentalement et physiquement* ».

Le personnel professionnel était composé de quatorze psychiatres, douze travailleurs sociaux et autres spécialistes, ainsi que du personnel administratif. Tous, sans exception, étaient des bénévoles. La clinique était ouverte les mardis et vendredis après-midi et facturait 25 cents par séance. Ceux qui ne pouvaient pas payer étaient pris en charge gratuitement. Bien qu'elle visait les habitants du Bronx, personne n'était victime de discrimination et les patients, noirs et blancs, adultes et enfants, venaient même d'autres quartiers de New York.



Une brochure de la clinique Lafargue (Photo SCRBC)



L'équipe de la clinique Lafargue avec un jeune patient (Photo: SCRBC)

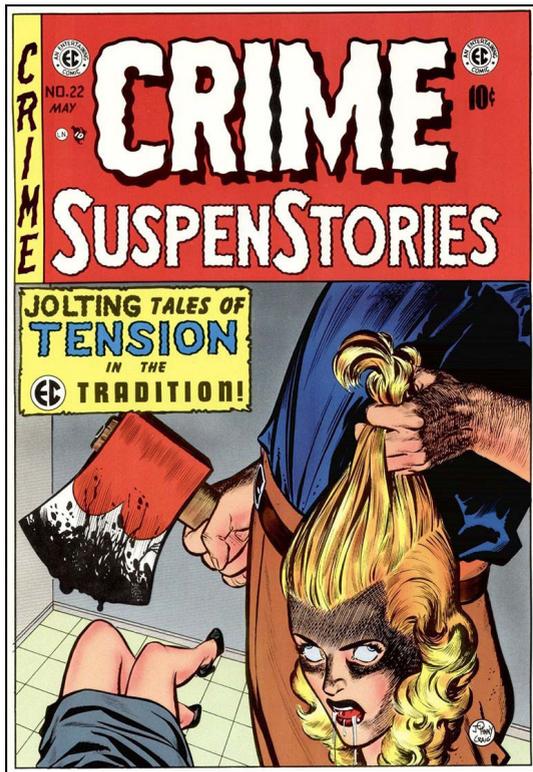
L'un des objectifs du Dr Wertham était de trouver des solutions au problème de la délinquance juvénile. En fait, le sujet était son obsession. Un an ne s'était pas encore écoulé depuis la fin de la guerre et l'esprit festif qui envahissait les rues après la libération des villes européennes se heurtait à une réalité des deux côtés de l'océan où coexistait l'actualité quotidienne des tués au combat, les familles brisées et le souvenir récent des bombes nucléaires. Les conflits étaient loin d'être résolus et les dernières années de la décennie furent marquées par l'émergence de la guerre froide.

Dans ce contexte, les jeunes vivaient une époque qui ressemblait plutôt à une réalité schizophrène. La prospérité économique, favorisée par l'augmentation de l'offre de travail et la hausse des salaires, n'a pas contribué à améliorer l'humeur marquée par le mécontentement.

Alors que la jeunesse bourgeoise se consolait dans l'uniformité de la mode et dans les goûts musicaux et littéraires promus par la beat génération, les enfants des classes les moins aisées se trouvaient dans un vide dangereux plus difficile à combler.

C'est là que Fredric Wertham et Gershon Legman se rencontrèrent. Peut-être indépendamment, les deux avaient identifié la violence comme le facteur qui menaçait l'avenir d'une génération. C'était une violence qui non seulement résonnait dans les souvenirs de la guerre mais qui continuait à s'exercer sans répit, quotidiennement, à travers tous les médias sans exceptions, même dans les genres supposés innocents comme la bande dessinée, dénommée, quel paradoxe, « comics », car selon Legman et d'autres critiques de l'époque comme le Dr Wertham, elle n'avait rien de comique.

Legman avait rencontré Wertham par l'intermédiaire de Robert Latou Dickinson, un gynécologue qui lui avait évité d'être mobilisé en lui délivrant un



Les images de crimes et d'horreur étaient habituelles dans les bandes dessinées

certificat d'inaptitude physique, puis l'avait embauché pour travailler comme secrétaire et bibliographe.

Dès qu'ils se sont rencontrés, Legman et Wertham ont découvert qu'ils avaient de nombreux points communs. Wertham était un critique acharné des bandes dessinées et il était convaincu que les crimes, portés au paroxysme dans ces publications, avec des images de corps décapités et de femmes torturées, des histoires de gangsters et de fusillades, étaient une source d'inspiration pour les jeunes, en particulier ceux qui avaient peu de ressources, les incitant à la délinquance. La bande dessinée n'était pas un divertissement mais un danger pour la société, diffusé dans des centaines de titres renouvelés chaque semaine dans les kiosques et comptant des dizaines de millions de lecteurs avides.

Pour Wertham, l'équation qui conduisait au crime était aussi évidente que simple. Un père absent parce qu'il était parti à la guerre, une mère absente du foyer parce qu'elle allait travailler pendant la journée, et un enfant privé de tout contrôle naturel qui profitait alors d'un temps libre illimité pour s'évader dans ces lectures et mettait son sadisme[6] à l'épreuve, avec la bande du quartier.

Wertham trouva en Legman, plus jeune de vingt-deux ans, un allié intelligent qui pouvait servir sa cause. Bien qu'il n'ait pas obtenu de diplôme universitaire, il était un lecteur vorace et un producteur de contenus originaux. Peut-être qu'il exagérait à certains égards et n'était pas d'une fiabilité parfaite (Wertham était convaincu qu'il avait inventé des données pour prouver certains faits. Mais il ne s'en souciait pas ; et puisque celui qui vole un voleur a cent ans de pardon, il s'approprierait à son tour certaines des paroles de Legman, comme celle dans laquelle il prétendait avoir vu un enfant vomir de dégoût sur une bande dessinée).[7]

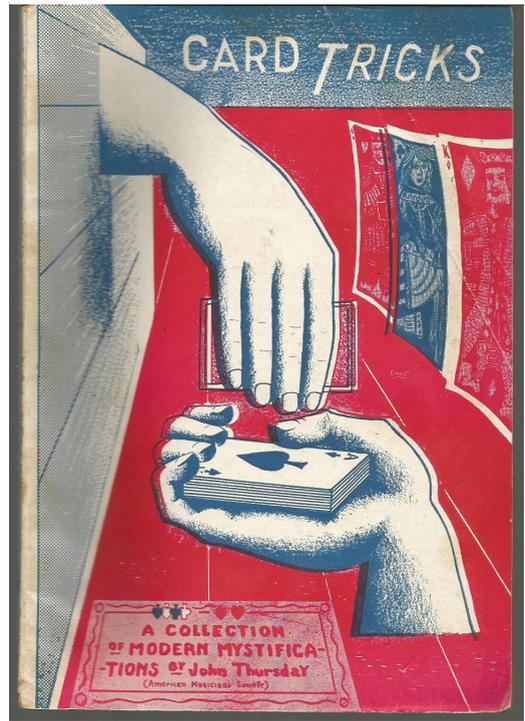
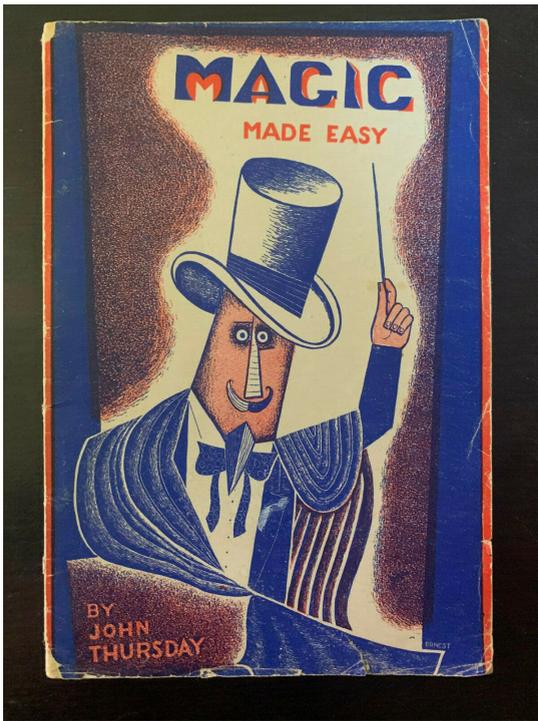
Legman eut son heure de gloire lorsque Wertham l'invita à présenter ses théories à un groupe de psychanalystes de l'Association pour l'avancement de la psychothérapie[8]. Les arguments étaient à la base de son livre *Love & Death, a Study in Censorship*, publié en 1949, dans lequel il soutenait que la censure dominante de l'ère McCarthy ouvrait un jeu de substitutions dans lequel le sexe (censuré) était remplacé par la violence (autorisée dans les médias). Legman estimait que chaque enfant qui avait eu six ans en 1938, avait en 1948, « absorbé dans les bandes dessinées « divertissantes » un minimum de dix-huit mille dessins de coups, fusillades, strangulations, flaqes de sang et tortures à mort ».[9]

Legman lui-même ne sortit pas indemne de cette controverse. Alors qu'un débat public faisait rage sur l'avenir de la bande dessinée - un débat qui prit une ampleur nationale et dura plusieurs années[10] - Legman vit sa liberté d'expression restreinte lorsque la Poste des États-Unis suspendit la distribution de son livre *Love & Death*. [11]

Dès lors, il fit deux choses. Premièrement, il essaya de survivre, et pour cela, il avait besoin d'une échappatoire, d'une activité qui l'éloignerait des conflits sur lesquels il tombait invariablement chaque fois qu'il était confronté à un problème épineux[12]. La seconde était de commencer à chercher un endroit dans le monde en dehors des États-Unis où il pourrait vivre sans trop de sursauts[13].

La réponse à sa première préoccupation vint presque par nécessité. À la recherche de quelque chose pour gagner quelques dollars, il écrivit des livres sur des tours de magie et des tours de cartes[14] qu'il vendit à un ami éditeur. Bien qu'ils n'eurent aucun succès, l'idée de jeux d'ingéniosité l'amena à penser au pliage du papier.

« Ne sachant rien sur le pliage, sauf comment faire des avions en papier et des fleurs de lotus, je suis allé à la bibliothèque publique où j'ai trouvé plus d'informations », écrira Legman des années plus tard[15].



Livrets publiés par Legman à l'époque

Une sympathique bibliothécaire de la New York Public Library lui remit un tiroir de coupures de magazines où les activités manuelles abondaient, y compris une note illustrée sur un espagnol vivant en Argentine, Vicente Solórzano Sagredo. Ses pliages l'étonnèrent. Ils ne ressemblaient en rien à ce qu'il avait appris dans son enfance.

Fidèle à son habitude, Legman se lança dans une frénésie de compilation. Il chercha partout des informations, écrivit des lettres, fouilla des manuscrits oubliés dans les bibliothèques et de là naquit son désir d'en savoir de plus en plus sur ce qui l'intriguait et le fascinait. L'origami lui semblait un art oublié qui méritait d'être redécouvert. Une pratique qui avait sûrement des racines au Japon et dans d'autres pays éloignés et insoupçonnés. Bref, c'était une histoire pleine de mystères, avec une charge d'exotisme et de richesse, qui lui semblait faite sur mesure pour lui.

Petit à petit, son idée prit corps et se transforma en quelque chose de plus important. Quelque chose qui pourrait lui rapporter de l'argent s'il savait bien l'utiliser. Il lui vint à l'esprit qu'un grand journal pourrait lui acheter les droits pour produire une rubrique hebdomadaire qui serait ensuite reproduite dans des journaux et magazines à travers le pays. L'idée lui causa une euphorie difficile à contenir. Il voulait que les choses se passent aussitôt, mais il fallait être patient.

Il passait les après-midi à la bibliothèque à copier dans les livres des diagrammes qu'il prévoyait d'utiliser dans ses futures productions. Il s'intéressait au processus mais aussi à l'origine. Quelques pliages de Solórzano Sagredo ressemblaient à ceux du philosophe espagnol Miguel de Unamuno. Y avait-il un courant de pliage espagnol ? Il trouva les mêmes dans des livres japonais, et il se demanda comment ils étaient arrivés là. Petit à petit, il rassembla une importante collection de livres sur le sujet. Disposer d'une liste bibliographique (à une époque où Internet n'existait pas) était essentiel pour faire avancer toute recherche et partager les connaissances avec d'autres personnes intéressées. C'est ainsi qu'à l'été 1952, il paya de sa poche l'édition d'un livret de huit pages avec les titres des livres, leurs auteurs et dans de nombreux cas une brève explication de leur contenu qu'il publia sous le titre de *Bibliography of Paperfolding*.

En attendant, il communiquait avec des amis pour échanger des idées. « *Je veux vous dire combien la possibilité d'incorporer cet art populaire dans le circuit national signifierait pour moi [...] Une publication pourrait être faite dans de petits espaces pour des journaux* », [16] écrivit-il à Ethan Allan Brown, un spécialiste des allergies du Massachusetts qui dirigeait également l'édition de livres et de magazines dans le domaine de la santé[17].

Le Dr Brown aima l'idée du livre, consulta des amis et répondit à Legman qu'ils pourraient en discuter à Boston ou à New York. Mais Legman répondit qu'il avait déjà changé d'avis et que la meilleure chose, pensait-il alors, étaient des feuilles individuelles avec leurs motifs de pliage correspondants, qui pouvaient être vendues en paquets dans les kiosques et les librairies[18]. (Il est remarquable que Legman avait plusieurs décennies d'avance avec des idées qui sont courantes aujourd'hui, mais qui semblaient trop étranges à l'époque.)

Legman passa le jour de Thanksgiving 1951 et les jours suivants à plier des modèles de livres et à analyser des figures originales que le Dr Vicente Solórzano Sagredo lui envoyait alors par lettre d'Argentine. Ainsi, il gagnait en expérience même s'il se considérait toujours comme un mauvais plieur.

Legman aimait partager et attendait avec impatience les commentaires. « *Je vous envoie un "poisson-lune" particulièrement délicat, c'est un pliage d'Argentine* », écrit-il à un ami. « *Je vous envoie cet hippocampe*

*fantastique que je viens de perfectionner en rentrant de Cambridge en train. S'il lève ses nageoires, il se tiendra debout sur sa queue comme un vrai hippocampe* », confia-t-il son fidèle ami le Dr Brown[19].

Et alors qu'il attendait encore quelque chose de nouveau du monde de l'édition, quelqu'un qui ferait écho à ses bonnes idées et accepterait de publier un livre ou l'une de ses variantes, le temps passait et c'était presque la fin de l'année. Le 16 décembre 1951, Legman téléphona à Fredric Wertham, avec qui il n'avait pas parlé depuis longtemps. Il avait appris des médias qu'il lutta toujours contre des éditeurs déterminés à publier des bandes dessinées d'horreur et de crime. Aussi tenait-il également à le féliciter pour ses témoignages contre la ségrégation raciale dans les écoles des États du sud [20]. Mais fondamentalement, Legman voulait parler de la clinique Lafargue et d'une idée « brillante » qui venait d'avoir. C'était une idée avec un sens social, lui assura-t-il. Et Wertham était celui qui pouvait l'écouter.

Des traces de cette conversation ont été miraculeu-

Legman 12.16.51 (→ TV on phone)

1. The extreme passiveness of CBS + TV
2. Making my children an outlet for the industry
3. The entertainment flows over them
4. Paper-folding. There it is a commercial thing; here it is a human thing.
5. Science fiction CBS owned by Joe Myers, used to publish pornographic books. Made money by "illustrated classics" e.g. Dorian Gray, Artz-bastel - semi-erotic.

6. First science fiction club about a year ago - Very naked girls + v. gruesome situations.
7. Froebel, student of Pestalozzi invented kindergarten in 1830's or '40's. Introduced paper-folding. Brought it from Orient. There is a Froebel fold.
8. Froebel objected to Struibel peter on acct its sadism; instead of gruesomeness - games. Teaching kindness instead of horror.
9. Legman has a club Slovenly Kate (Phila. 1852) - A

Notes prises par F. Wertham lors de conversations téléphoniques avec Legman (les soulignements en rouge sont de Wertham) (Photos LoC, DRBSC)

sement préservées dans les notes que Wertham conservait précieusement et qui font maintenant partie du fonds Wertham, une immense archive qui est conservée dans la Division des livres rares et des collections spéciales de la Bibliothèque du Congrès à Washington DC et qui est consultable par les chercheurs, avec autorisation préalable.

Ce sont deux fiches cartonnées d'environ 8 x 12 cm jaunies par le temps. Wertham y énuméra les points ressortant d'une conversation où l'érotisme se mêlait au pliage de papier. Les deux étant des sujets que Legman étudiait et discutait avec ses connaissances.

Parmi les différents sujets pointés, nous retiendrons ceux-ci :

*Legman 12-16-51 (TO on phone)*

4. *Paper Folding - There it is a commercial thing.*

*Here it is a human thing.*

7. *Fröbel student of Pestalozzi, invented*

*Kindergarten in the 1830's or 40's.*

*Introduced paperfolding.*

*There is a Fröbel fold.*

8. *Teaching kindness instead of horror*[21]

Legman cherchait clairement un moyen d'attirer son attention. Il a parlé de la question commerciale mais par opposition à l'aspect « humain » du pliage, ce que Wertham était sûrement disposé à entendre. Et pour mieux le rapprocher de son idée, il s'est référé à Friedrich Fröbel, un Allemand comme Wertham, inventeur des jardins d'enfants et d'une méthodologie de pliages aujourd'hui connus sous le nom de « Fröbéliens ».

« *Enseigner la gentillesse plutôt que l'horreur* », lui dit Legman, citant Fröbel. Cela a suffi à susciter l'intérêt de Wertham, qui a reçu le message immédiatement. Le pliage de papier pourrait-il être la réponse « civilisatrice » à la violence de la bande dessinée ? Peut-être que l'un ne résoudrait pas l'autre, mais ils pourraient certainement prouver à la Clinique Lafargue si la méthode Fröbélienne servait à apaiser les enfants ayant des problèmes de comportement.

En plus de ces fiches, de nombreux indices indiquent que Legman a effectivement mis son idée en pratique et qu'il travaillait à la clinique Lafargue depuis le début de 1952. Il a commencé par en parler à Fredric Melcher[22], avec qui il correspondait régulièrement. Melcher était l'un des éditeurs les plus importants des États-Unis, reconnu pour sa spécialisation dans les livres pour enfants. Le soutien de Melcher avait une énorme valeur pour Legman, même s'il ne s'agissait que de mots (et non d'un contrat d'édition comme il l'espérait sûrement).

Dans sa lettre à Melcher, Legman fait référence à une collection de livres japonais dont Melcher avait

fait don à la Bibliothèque publique de New York et qui lui convenaient tout à fait car « *ils comprenaient de nombreuses activités très variées avec du papier* ». Il a également noté que les magazines pour enfants japonais étaient « adorables » par rapport aux bandes dessinées « effrayantes » publiées aux États-Unis[23]. Melcher a répondu qu'il était ravi que ce matériel soit utile et dans sa réponse, il a mentionné la clinique Lafargue[24].

L'idée de Legman, soutenue par Wertham, d'intéresser les enfants au pliage de papier en les détournant de la lecture des bandes dessinées est présente dans des communications successives, comme celle qu'il a eue avec Megumi Nakajo, cadre d'un magazine littéraire au Japon.

« *Les raisons de mon intérêt pour cette question, et pour l'éducation des enfants au Japon en général, résident dans le fait que j'enseigne le pliage de papier à la Clinique libre Lafargue, dans le quartier noir de New York, appelé Harlem. C'est une clinique psychiatrique et non une clinique médicale, et les services sont fournis gratuitement aux patients. C'est la seule clinique gratuite de ce type aux États-Unis. Les enfants, bien sûr, ressentent beaucoup le poids de la discrimination et cela les amène à se retrouver dans toutes sortes de problèmes à l'école et avec la police. Les raisons de leur conduite découlent de cette situation et ils n'ont besoin que de l'incitation et de l'inspiration des magazines de crime et d'horreur qui leur disent exactement comment se retrouver dans les pires ennuis. C'est ce qui se passe et c'est la raison de ma colère contre les bandes dessinées.* »[25]

Legman ne le savait pas encore, mais exactement un an plus tard, il commencerait sa correspondance avec Akira Yoshizawa, connu aujourd'hui comme le « père de l'origami moderne ». Au fil des ans, Yoshizawa est devenu célèbre avec ses modèles sophistiqués et Legman est entré dans l'histoire comme son « découvreur » pour le monde occidental.

Dans l'une des premières lettres qu'il a écrites à Yoshizawa, il a évoqué son travail à la clinique Lafargue et la raison pour laquelle l'origami y était pratiqué[26].

« *Avec l'aide d'autres psychiatres, nous avons fait une croisade contre les bandes dessinées d'horreur. J'ai écrit des articles, même un livre; J'ai donné des conférences et parcouru le pays pour essayer d'organiser les parents et les enseignants pour empêcher ces lectures. Mais nous avons échoué et maintenant ils sont pires et plus forts que jamais. Notre principal problème a été de rassurer les enfants et de les rééduquer de manière moins violente que ce qu'ils voient dans les bandes dessinées, les films de gangsters et ce qui est enseigné à la télévision. Plusieurs enfants ont commis*

*des crimes en imitant les bandes dessinées. Ils sont emprisonnés à vie, tandis que les producteurs de ces magazines gagnent des millions de dollars. En désespoir de cause, j'ai commencé des cours informels d'origami simples dans une clinique pour enfants, dans l'espoir de leur enseigner un art à la fois agréable et rassurant. En ce sens, je sens que j'ai réussi et je crois être, jusqu'à présent, la seule personne qui enseigne l'origami dans ce pays »[27].*

Que Legman ait été la seule personne à enseigner l'origami aux États-Unis est pour le moins discutable[28]. Ce qui est certain, c'est qu'en 1952, l'origami est arrivé à Harlem. Et c'est bien avant que Lillian Oppenheimer ait commencé à donner des cours chez elle en 1958. Legman était en avance sur son temps, et il l'a fait dans l'endroit le moins prévisible, où à première vue peu de choses pourraient être moins utiles que le pliage de papier.

Mais ce n'est pas tout : Legman, sans en avoir conscience, a mis en pratique un type de soins thérapeutiques que nous associons aujourd'hui à l'art-thérapie. Avec un certain manque de formation professionnelle et seul, il ne pouvait qu'exposer superficiellement les avantages de l'origami « pour calmer les nerfs », comme il le disait lui-même dans un langage simple. Mais le simple fait qu'il l'ait réalisé et qu'il l'ait proposé dans un environnement où il y avait de fortes chances qu'il s'épanouisse en tant qu'outil thérapeutique démontre sa clairvoyance et ses qualités d'entrepreneur.

Legman aurait certainement pu suivre un chemin productif à cet égard. Les conditions étaient réunies et si l'on se risque à spéculer un peu, on peut imaginer à quel point il aurait été fructueux pour lui de rencontrer Margaret Naumburg et Edith Kramer, les deux grandes pionnières de l'art-thérapie qui dans ces mêmes années traversaient leur étape la plus productive en travaillant à New York. En fait, il est dommage que les deux aient échappé au radar de Legman (ou vice versa) car en raison de leurs particularités et de leurs intérêts, ils auraient partagé leurs expériences et leurs connaissances[29].

Naumburg, en tant que psychothérapeute, avait travaillé au New York State Psychiatric Institute où elle a développé des techniques d'art-thérapie pour poser des diagnostics. La méthode a également été proposée aux patients, notamment aux enfants, pour les aider à travers des activités plastiques à libérer l'inconscient et mettre des mots sur les situations douloureuses.

Encore plus intéressant aurait été de connaître Edith Kramer, qui travaillait alors à la Wiltwyck School for Boys, au nord de New York. À l'instar de la clinique Lafargue, l'école Wiltwyck avait été fondée

avec le soutien de l'Église épiscopale et accueillait des élèves principalement afro-américains ayant de graves problèmes de comportement et des cas de délinquance juvénile. Edith Kramer, née en Autriche, a créé un programme unique en son genre à Wiltwyck. Contrairement à Naumburg, qui utilisait l'art comme un outil au service de la thérapie (« l'art ouvre des voies d'expression »), Kramer considérait l'art comme une thérapie en soi (« l'art soigne »). En ce sens, on peut penser que ce que Legman a fait, même sous une forme rudimentaire, était comparable à la conception de Kramer (l'origami « calme les nerfs »).

À l'été 1953, Gershon Legman s'exila en France, découragé par le climat de censure aux États-Unis (son nom figure sur la « liste noire » de la CIA, qui persécute les intellectuels soupçonnés d'être communistes). Ainsi, il a interrompu une phase au cours de laquelle il aurait pu développer un plus grand lien avec l'exploit pionnier de l'art-thérapie. L'origami, malgré les avantages qu'il pouvait sans aucun doute offrir, n'a pas été, jusqu'à de nombreuses années plus tard, considéré comme une option valable dans l'éventail des outils disponibles en art-thérapie. Pourtant, aujourd'hui, il y a ceux qui considèrent l'origami comme trop structuré pour aider à exprimer un conflit. À l'opposé, des spécialistes comme la psychologue espagnole Cristina Belló, estiment que l'origami est au contraire un excellent outil pour construire un pont vers la communication verbale. « *S'il est vrai que l'origami implique des étapes prédéterminées qu'il faut suivre pour produire un modèle, je crois sans aucun doute que nous pouvons le considérer comme un outil d'art-thérapie en raison de la richesse de ses processus, de ses manières de permettre l'expression de conflits, d'angoisses, de difficultés de communication, et bien plus encore* », assure Belló[30].

La Clinique Lafargue a fini par fermer ses portes en 1958 en raison du manque de fonds et de l'attrition du personnel qui a travaillé sans relâche toutes ces années de manière bénévole. Le dossier historique des travaux que ces professionnels héroïques ont accomplis peut être consulté au Schomburg Center for Research in Black Culture, une succursale de la New York Public Library, située dans le Bronx, tout près de l'église St.Philip où, par un après-midi du milieu du siècle dernier, Gershon Legman est arrivé pour enseigner l'origami aux enfants noirs de Harlem.

**Laura Rozenberg**  
**Traduction : Michel Grand**

[1] Le quartier de Harlem fait partie du comté du Bronx, au nord de Manhattan.

[2] *"made diagnosis based on symptomatic readings and theoretical assumptions"* Davis, Susan. *Dirty Jokes and Bawdy Songs (Folklore Studies in Multicultural World)*. University of Illinois Press. 2019.

Also, Bart Beaty, *Fredric Wertham and the Critique of Mass Culture*. University Press of Mississippi, 2005.

[3] "enfazid family history in interaction with social and economic factors". Ibid., Davis, Susan.

[4] "Most colored folk seem able to accept life as it comes and take trouble in stride. They are apt to make a fine recovery after operation because of this calm, positive flair for living in the moment. They do not get so tense and flurried as other people, and it just doesn't occur to them to expect the worst... The average negro is often too inured to discomfort for his own good. Being less physically, mentally or aesthetically sensitive than a white, what he will stand without a murmur is sometimes amazing to the staff". Mendes, Gabriel N. *Under the Strain of Color: Harlem's Lafargue Clinic and the Promise of an Antiracist Psychiatry* (Cornell Studies in the History of Psychiatry). Cornell University Press

[5] La clinique Lafargue a été nommée en l'honneur de Paul Lafargue, médecin et philosophe d'origine cubaine, à l'époque grand-père de Karl Marx, fondateur du Parti ouvrier français avec d'autres révolutionnaires et auteur du célèbre livre *Le Droit à la paresse*.

[6] Les bandes dessinées avaient des sous-catégories telles que l'action (Superman, par exemple) et l'horreur (Zombies, Haunted Horror, etc.) dont les dessins distillaient le sang, le sadisme et la torture explicite.

[7] Tilley, Carol L. (2012) *Seducing the Innocent: Fredric Wertham and the Falsifications That Helped Condemn Comics*. *Information & Culture: A Journal of History* 47 (4), 383-413. Accès électronique via Project Muse (DOI: 10.1353/iac.2012.0024).

[8] Legman, G. *The Comic Books and the Public*. Proceedings of the Association for the Advancement of Psychotherapy. Vol.II. Pgs. 472-477. 1948.

[9] "absorbed an absolute minimum of eighteen thousand pictorial beating, shooting, stranglings, blood-puddles, and torturings-to-death from comic (ha-ha) books alone..." G. Legman, *Love and Death: a Study in Censorship*, Breaking Point, New York, 1948.

[10] La pression sociale a conduit à une forme d'autorégulation de la part des éditeurs de bandes dessinées qui ont approuvé un code d'éthique (Comic Code Authority) à partir de 1954.

[11] La Poste des États-Unis avait un grand pouvoir de censure, qu'elle exerçait arbitrairement et sans beaucoup d'objectivité, et il était dévastateur pour des entreprises comme celle de Legman où il était lui-même chargé de vendre et d'envoyer ses copies par la poste.

[12] La spécialité de Legman et pour laquelle il est reconnu dans le monde entier est l'étude des expressions sexuelles dans la littérature et la culture populaire. Bien qu'il n'ait jamais fait d'études formelles en anthropologie, Legman est reconnu pour son travail monumental sur l'analyse des blagues érotiques, des compilations bibliographiques et divers essais sur la culture de masse et la critique de mouvements tels que le mouvement hippie.

[13] Un an plus tard, en 1953, Legman s'installe en France.

[14] *Card Tricks et Magic Made Easy: Sixty Tricks Anyone Can Do* furent publiés sous le pseudonyme de John Thursday en 1945.

[15] "Knowing no foldings myself, except the airplanes and the Hindu lotus, I went to the trusty public library for more information and found it, in the very large and miscellaneous picture collection from clippings from magazines, created as a make-work project during the 1930s" Publié dans *Windows of Winter*, Gershon Legman, CreateSpace, 2018

[16] "I'm trying to avoid saying how much - at many levels - getting this folk-art into the national bloodstream would mean to me (...) how the steps can be published in a small amount of space for newspaper syndication" Lettre de G. Legman à Ethan A. Brown du 9 novembre 1952.

[17] C'est étonnant que Legman ait eu la même idée que quelques mois plus tard, il verrait dans le magazine *Fujin Koron*, où Akira Yoshizawa avait commencé à publier ses diagrammes dans un espace pas plus grand que les écrans des téléphones portables d'aujourd'hui. Mais Legman, en 1952, n'avait pas encore entendu parler de Yoshizawa...

[18] Il est remarquable que toutes ces idées, qui à cette époque n'avaient presque aucune possibilité de se concrétiser, devinrent des années plus tard des succès exploités par de grandes firmes telles que Barnes & Noble et d'autres éditeurs.

[19] "I enclose a particularly fine Moon-Fish, an Argentine folding" "Enclosed is a little fantastic sea horse which I have just perfected after beginning it on the train down from Cambridge. If you will perk up and out the wings, it will stand erect on its tail as a proper sea-horse should"

[20] Le témoignage de Fredric Wertham a été critiqué dans l'affaire *Brown vs Board of Education of Topeka*, où la Cour suprême des États-Unis a jugé que la ségrégation raciale des écoles publiques était inconstitutionnelle.

[21] Legman 16 décembre 1951 (au téléphone) 4. Pliage de papier - Voici quelque chose de commercial. Voici quelque chose d'humain. 7. Fröbel, élève de Pestalozzi, a inventé le jardin d'enfants dans les années 1830 - 1840. Introduit le pliage de papier. 8. Enseigner la gentillesse au lieu de l'horreur.

[22] Lettre de Legman à Melcher, 13 février 1952. Archives Legman, Museo del Origami de Colonia, Uruguay.

[23] Ici Legman était naïf puisque de nombreuses publications japonaises incorporent des images violentes qui l'auraient probablement scandalisé. Cela lui a été signalé plus tard par Mme Nakajo.

[24] Lettre de Frederic Melcher à Gershon Legman, 15 février 1952. Archives Legman, Museo del Origami de Colonia, Uruguay.

[25] Lettre de Legman à Mme Nakajo, 15 mars 1952. "The reasons for my interest in this, and in Japanese education of children generally, is that I am teaching paperfolding to children in the Lafargue Free Clinic in the segregated Negro district of New York called Harlem. This is a psychiatric, rather than a medical clinic and no charge is made for any services. It is the only free clinic of this type in the United States. The children naturally feel very strongly the difficult position as members of a discriminated -against minority and get into all sorts of trouble with the school and police authorities. The motives of their "badness" being implicit in the situation, they need only the incitement and inspiration of horror and crime comics to tell them exactly how to get into the worst possible trouble. This is exactly what happens, and it is from this that my bitter anger over comic books in particular stems".

[26] Pour le moment, aucune référence écrite n'a été trouvée décrivant les fonctions de Legman à la clinique Lafargue. Il n'est pas exclu qu'il existe des références, peut-être en passant en revue d'autres boîtes, en plus de celles que j'ai eu l'occasion de consulter au Schomburg Center for Research in Black Culture, une succursale de la New York Public Library, située dans le Bronx, qui est maintenant le siège des archives de la Clinique Lafargue.

[27] Lettre de Legman à Akira Yoshizawa, 21 mai 1953. "With the aid of other psychiatrists we made a crusade against the horror comic books. I wrote articles, even a book; I gave speeches and travelled over the country showing displays and trying to organize parents and teachers to prevent the comic-books. But we failed, and now they are worse than ever and stronger. Our main problem since that time has been the quieting of the children's nerves and the retraining them into less violent ways than what the comic books, and the similar horrors of gangster movies, and television programs are teaching them. Several children have committed murders exactly imitated from the comic books. They are then put in jail for life, while the manufacturers of the books rean million dollars yearly". Cette affirmation est évidemment tirée de ce que disait Wertham. "Actually in desperation I began giving informal courses in simple origami to the children at the clinic, hoping to teach them a pleasant art at the same time quite their nerves. In this I was able to succeed

*and I believe I am at the present the only person attempting to teach origami in this country"*

[28] S'il n'était pas le seul, il était l'un des rares, c'est sûr. L'enseignement formel ou informel de l'origami n'était pas institutionnalisé. Mais il y avait peut-être des exemples occasionnels d'enseignement dans les camps de concentration où les Japonais qui vivaient aux États-Unis ont été emmenés après Pearl Harbor. Il y avait aussi des livres de « choses à faire », y compris des pliage de papier, très populaires dans les camps de scouts de filles et de garçons qui auraient nécessité une sorte d'apprentissage. Tout cela sans oublier que l'origami pouvait s'apprendre individuellement, en suivant les étapes qui apparaissaient dans les livres, bien que les diagrammes, avant l'apparition du système de notation diffusé par Yoshizawa, Randlett et Harbin, était assez déroutant, et c'est pourquoi il était toujours préférable, et plus amusant, d'apprendre en groupe ou avec l'aide d'un adulte.

[29] Jusqu'ici c'est de la spéculation, car en fait l'origami « thérapeutique » a laissé une trace quasi invisible de son temps à la Clinique Lafargue et il faudra plusieurs années pour que son nom retentisse dans le domaine de l'art-thérapie. En outre, Legman s'installe en France à la mi-1953, à la recherche d'une atmosphère moins oppressante que celle dans laquelle il vivait aux États-Unis à l'ère du maccarthysme.

[30] Cristina Belló, communication personnelle (20 juin 2015)

## Bibliographie

Bart Beaty, *Fredric Wertham and the Critique of Mass Culture*, University Press of Mississippi, 2005.

Belló, Cristina, *Origami Joins the Palette of Art Therapies*, The Paper 120, Origami USA, 2016

Davis, Susan, *Dirty Jokes and Bawdy Songs (Folklore Studies in Multicultural World)*, University of Illinois Press, 2019.

Legman, Gershon, *The Comic Books and the Public*, Proceedings of the Association for the Advancement of Psychotherapy, Vol.II, p. 472-477, 1948.

Legman, Gershon, *Love & Death, a Story of Censorship*. Breaking Point, NY., 1949

Legman, Gershon, *Bibliography of Paperfolding*, Breaking Point, NY., 1952

Mendes, Gabriel N., *Under the Strain of Color: Harlem's Lafargue Clinic and the Promise of an Antiracist Psychiatry* (Cornell Studies in the History of Psychiatry), Cornell University Press, Kindle Edition, 2015

Tilley, Carol L., *Seducing the Innocent: Fredric Wertham and the Falsifications That Helped Condemn Comics*. Information & Culture: A Journal of History 47 (4), 383-413, 2012

Documents (lettres et photos)

Wertham Papers (documents et photos), Division of Rare Books and Special Collections, Library of Congress, Washington D.C. (LoC, DRBSC)

Archives de la Clinique Lafargue (documents et photos), Schomburg Center for Research in Black Culture, New York. (SCRBC)

Lettres, photographies : Collection "Gershon Legman", Museo del Origami en Colonia, Uruguay